

LAMARTINE, *Voyage en Orient*, édition présentée, établie et annotée par Sophie Basch, Gallimard, « Folio classique », 2011, 1175 p.

Il faut se réjouir de ce que la collection des Voyages en Orient disponible en édition de poche s'enrichisse d'un nouvel exemplaire. Les *Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant Un voyage en Orient (1832-1833), ou Notes d'un voyageur*, puisque tel est le titre complet de ce livre de Lamartine, ont fait l'objet d'une édition savante en 2000 (Champion, S. Moussa éd.) qui mettait fin à une longue éclipse : la dernière impression datait de 1914. Sophie Basch offre aujourd'hui au lecteur une édition susceptible de toucher un large public et qui présente toutes les garanties scientifiques au demeurant attendues de la part d'une spécialiste pleinement reconnue dans le domaine. Elle choisit de reproduire le texte de l'édition originale (1835) et propose en annexe quelques-uns des ajouts significatifs dont Lamartine enrichit son texte dans l'une des (nombreuses) rééditions qui parurent du vivant de l'auteur, en l'occurrence celle de 1849. On lira également, à l'issue de ces compléments, la relation de la mort de Julia que l'on doit au docteur Delaroière et qui comble un blanc laissé dans le récit du poète, incapable de dire la mort de sa fille autrement que par un poème, « Gethsemani, ou la mort de Julia », inséré dans le Voyage.

Les quatre volumes du livre paru en 1835 s'inscrivent pleinement dans le mouvement, inauguré par Chateaubriand qui vit s'affirmer progressivement le voyage personnel d'écrivain. Dans le même temps, Lamartine, dès l'« Avertissement », entend se démarquer de son illustre prédécesseur. Il ne faudra pas s'attendre à lire « une description fidèle et complète des pays [...] parcourus ». Bien plus, ce sont de simples « notes » dont le lecteur prendra connaissance, dans un curieux ouvrage qui ne serait, si l'on en croit son auteur, « ni un livre, ni un voyage » mais une simple esquisse. Une telle posture n'exclut évidemment pas le calcul, puisque le *premier jet* (dont on se doute qu'il n'est pas exempt de retouches et ajouts ultérieurs) paraît certifier la spontanéité la sincérité du relateur. Sophie Basch, dans son introduction, fournit l'ensemble des éléments permettant d'apprécier cette poétique de l'impression, qu'il faut évidemment mettre en regard avec la genèse du texte. Ce dernier n'est certes pas la simple retranscription de notes prises sur le vif : Lamartine sait tirer parti de ses lectures, sollicite le concours de sa femme, adjoint documents historiques et poèmes à un Voyage dont le caractère composite peut surprendre, qui renchérit en quelque sorte sur la propension au mélange qui définit le genre.

De fait, chacun sera libre de tracer son propre parcours de lecture au sein de cette œuvre. L'ouvrage, comme l'écrit Sophie Basch dans sa préface (p. 12) « paraît indissociable

des nombreux discours de Lamartine sur la Question d'Orient ». Il est heureux, à ce propos, que le lecteur puisse aujourd'hui bénéficier d'une très utile édition de ces discours (*Lamartine. La Question d'Orient*, André Versaille éditeur, 2011), doublement introduite par une synthèse sur la question d'Orient (Henry Laurens) et une belle étude intitulée « La question Lamartine » (Sophie Basch). Les pièces du dossier sont donc réunies, qui nous permettent de recenser et d'interpréter les influences réciproques du poète sur le publiciste. Ainsi peut-on également saisir au plus près la position particulière qu'occupe Lamartine dans le débat compliqué sur le destin de l'empire ottoman, explicitée de manière synthétique dans le « Résumé politique » qui figure à la fin de l'ouvrage (p. 945-967) et envisagée en fonction d'une politique d'expansion européenne qu'il appelle de ses vœux. D'une certaine manière, si l'Orient est appréhendé comme une origine, conformément à un discours d'époque, il est aussi l'avenir de l'humanité, placé sous le signe d'un rapprochement des civilisations... qui s'exercerait en l'occurrence par le biais d'un protectorat de l'Occident sur l'Orient. La posture est définie très justement par Sophie Basch qui y voit un « colonialisme de caste, plus qu'idéologique » (p. 13) : c'est aussi en seigneur terrien que Lamartine parcourt l'Orient ; il obtiendra plus tard une vaste concession dans la région d'Éphèse, qu'il renoncera à exploiter.

Impressions et paysages sont au cœur de ce beau livre qui, à en croire son auteur, est une « traduction » des promenades, chevauchées et traversées maritimes du voyageur. Le poète (reconnu et fêté comme tel à son départ par l'Académie de Marseille) fait voile vers l'Orient en 1832. Il a en tête sa « carrière » politique (il apprendra son élection à Bergues alors qu'il se trouve au Liban) mais construit également une image de soi : lancé sur les chemins du monde, l'écrivain préfère la poussière des routes à celle de son cabinet. Il affronte les tempêtes (en se faisant attacher au mât de son navire !), se laisse entraîner par l'instinct de sa monture, se représente admirant les monuments des hommes et de la nature... Bref, l'expérience du voyage est en elle-même poésie, qui transforme le personnage en héros de sa relation. Mais c'est par l'exemple que le relateur se mesure aux merveilles de la création, en montrant à chaque page ou presque qu'il est un très grand prosateur, capable d'accorder son phrasé à cette terre d'Orient dont il se sent originaire, peut-être parce qu'elle est le terreau où ont fleuri les images et les religions et la véritable patrie de l'imagination. Le *Voyage en Orient* offre à qui accepte de pénétrer dans l'univers lamartinien une magnifique anthologie dans laquelle se côtoient tableaux de genre, vues pittoresques ou sublimes, méditations inspirées. Ajoutons à cela la discrète et poignante dimension autobiographique du récit, la véritable sympathie qui s'exprime envers les autochtones, quelques anecdotes, des considérations quasi ethnographiques ou relevant d'une histoire des arts et de l'humanité... et

nous aurons une idée, encore approximative, de cet ouvrage aux facettes multiples que la préface de Sophie Basch parvient à isoler et à mettre en relation, dans un élégant et subtil mouvement de synthèse, mené en une cinquantaine de pages, qui répond parfaitement à ce que l'amateur et le connaisseur attendent d'une préface.

Il va sans dire que l'édition d'un *Voyage* se doit d'être attentive aux *realia*, puisque le genre se prête à une confrontation des mots et des choses. Les notes de cette édition satisfont à cet exercice de précision et d'érudition. On y trouve bien entendu des informations relatives aux monuments et aux lieux décrits par Lamartine, d'utiles mises au point lexicales (notamment sur les mots d'origine arabe, persane ou turque), les notices biographiques nécessaires à la bonne compréhension d'un texte qui présente une copieuse galerie de personnages, des éclaircissements quant aux pratiques religieuses... Il faut ici saluer cette démarche qui consiste à ne rien laisser dans l'ombre et à se méfier des fausses évidences (la Sublime Porte est certes une synecdoque, c'est aussi... une porte). On le sait, le genre viatique se caractérise par une forte propension à la redite, voire au ressassement : de nombreux énoncés sont donc resitués dans la riche tradition du Voyage en Orient. C'est en comparant le texte à l'ensemble de la séquence littéraire qu'on peut évaluer l'apport singulier de Lamartine, voire son goût de la provocation, au milieu des inévitables stéréotypes et lieux communs qui émaillent un propos redevable, évidemment, aux préconstruits culturels façonnant les manières de voir et de sentir propres à une époque. Il est ainsi habituel de dénigrer Péra (ce que fait Lamartine) mais également de se livrer à un exercice de dévotion en croisant au large de Troie (ce à quoi il se refuse). La bibliothèque d'un homme du XIX^e siècle ne ressemble guère à la nôtre (et Lamartine embarque sur son brick « une bibliothèque de cinq cents volumes, tous choisis dans les livres d'histoire, de poésie ou de voyage », p. 88). L'édition de Sophie Basch permet au lecteur de s'orienter dans un massif textuel qui a massivement sombré dans l'oubli en même temps qu'elle recourt à la critique existante, sans faire du passé table rase. Elle aide également à tisser des liens entre les différents écrits de Lamartine (correspondance comprise) qui ont l'Orient pour scène, pour objet ou comme horizon. Pour autant, l'éditeur du *Voyage en Orient* ne s'abrite pas derrière l'ensemble des données « positives » dont il vient d'être question. Le commentaire affleure fréquemment dans les notes qui relèvent et analysent des influences, explicitent des allusions, qualifient ou interprètent le discours. En clair, c'est à un véritable parcours critique que nous invite le va-et-vient entre le récit de voyage et les éléments du dossier très complet que Sophie Basch met à notre disposition.

Un ouvrage du genre de ce *Voyage en Orient* occupe une place d'importance dans la suite des relations qui, à partir de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, ont mis en texte un espace à la fois intérieur et extérieur, imaginaire et réel, redevable à la bibliothèque autant qu'au monde tel qu'il va. Lamartine qualifie ainsi les notes qu'il livre au lecteur : « c'est le regard écrit, c'est le coup d'œil d'un passager assis sur un chameau ou sur le pont de son navire, qui voit fuir des paysages devant lui ». Et, plus loin, toujours dans son « Avertissement », il précise son propos : « Quelquefois le voyageur, oubliant la scène qui l'environne, se replie sur lui-même, se parle à lui-même, s'écoute lui-même penser, jouir ou souffrir ». Désormais, le récit de voyage rompt définitivement avec la composante encyclopédique qui le définissait jusque-là pour partie, il ne relève plus, comme l'affirmait Chateaubriand, à la fois de l'histoire et de la poésie, mais presque exclusivement de cette dernière qui confère au texte une incontestable dimension esthétique et le fait entrer « en littérature ».

Philippe ANTOINE